déjà les dévore. Sur l'annuaire de l'armée des Indes Orientales, on relève plus de *Von* que de *Van*, plus d'officiers d'origine germanique que de fils de la Néerlande. Et, de plus, il n'est peut-être pas de pays qui soit davantage entre les ongles du Juif, ce fourrier de la conquête allemande, qui, de Wilna à Vienne, d'Amsterdam à Lisbonne, emmaille, garotte la vieille Europe, et, un jour, la livrera, pieds et poings liés au plus offrant.

A. D.

Economie et Hygiene Domestiques

HYGIÈNE

Blessures (chirurgie) [du grec *blessein*, frapper].—Terme générique par lequel on désigne les brûlures, les plaies par instruments tranchants, piquants, contondants, les contusions, les luxations, fractures, etc.

Les blessures réclament un traitement différent, selon leurs causes et leur état de gravité. Voici le résumé des recommandations prescrites à ce sujet par le conseil d'hygiène et de salubrité de Paris. Aussitôt qu'une personne a été blessée assez grièvement pour qu'il soit nécessaire d'appeler un homme de l'art, on peut, en attendant celui-ci :

1o. *En cas de plaie*, découvrir doucement la partie blessée, en coupant, s'il est nécessaire, les vêtements avec des ciseaux, et laver la blessure avec une éponge ou du linge imbibé d'eau fraîche, pour la nettoyer et pour mieux se rendre compte de son étendue ou de sa gravité ;

2o. *S'il n'y a qu'une simple coupure*, et que le sang soit arrêté, on peut rapprocher les bords de la plaie et les maintenir en cet état avec un morceau de taffetas d'Angleterre ou de bandelettes de sparadrap amollies à la flamme d'une bougie ou sur des charbons ardents ;

3o. *S'il y a bosse ou contusion*, on peut appliquer sur la partie blessée des compresses imbibées d'eau fraîche, avec addition de quinze ou vingt gouttes d'extrait de saturne pour un verre d'eau, et, à défaut, de sel ordinaire. Ces compresses sont maintenues au moyen d'un mouchoir ou de tout autre bandage médiocrement serré, et on les tient humides en les arrosant fréquemment ;

4o. *S'il y a hémorrhagie*, on peut appliquer sur la plaie de l'amadou ou des gâteaux de charpie que l'on maintient, soit avec la main, soit avec un bandage, de manière à exercer une compression suffisante sans être exagérée ; si le sang s'échappe par un jet rouge écarlate et saccadé, et que le blessé soit pâle, défaillant et en danger de mort, il faut s'empresser de comprimer fortement avec les doigts l'endroit d'où part le sang ; on peut ensuite remplacer cette compression par un tampon d'amadou, de charpie ou même de linge appliqué sur la plaie et maintenu par une bande bien serrée ;

5o. *Si le blessé crache ou vomit du sang*, on le place sur le dos ou sur le côté correspondant à la blessure, la tête et la poitrine élevées, et on lui fait avaler de l'eau fraîche par petites gorgées ; on peut aussi lui appliquer sur la poitrine ou sur le creux de l'estomac des compresses trempées dans de l'eau aussi froide que possible ;

6o. *En cas de brûlure*, on conserve et on remplace avec le plus grand soin les parties d'épiderme soulevées ou en partie détachées ; on perce les cloches ou ampoules pour en faire sortir le liquide ; on couvre la partie brûlée d'un linge fin enduit de cérat ou d'huile d'amandes douces, et on met par-dessus des compresses humides que l'on arrose fréquemment avec de l'eau fraîche ;

7o. *En cas de foulure ou d'entorse*, on plonge la partie blessée dans un vase rempli d'eau fraîche et on l'y maintient le plus longtemps possible, en renouvelant l'eau à mesure qu'elle s'échauffe ; si la partie ne peut être plongée dans l'eau, on l'enveloppe de compresses imbibées d'eau fraîche, en ayant soin de les arroser continuellement ;

8o. *En cas de luxation ou de déboîtement*, on évite de faire exécuter au membre malade aucun mouvement brusque ou étendu ; on se contente de placer ou de soutenir ce membre dans la position qui cause le moins de douleur au blessé, et on attend l'arrivée du chirurgien ;

9o. *En cas de fracture*, on évite encore davantage d'imprimer aucun mouvement au membre blessé : si le malade a besoin d'être transporté d'un lieu à un autre, on le soutient avec la plus grande précaution. Si la fracture est au bras ou à la main, on rapproche doucement le membre du corps et on le soutient au moyen d'une écharpe ; si elle est à la jambe ou à la cuisse, on place doucement le blessé sur un lit, puis on étend avec précaution le membre fracturé sur un oreiller, et on l'y maintient avec deux ou trois rubans : on peut aussi rapprocher le membre blessé du membre sain et les unir dans toute leur longueur, sans trop les serrer ; il faut avoir soin surtout de soutenir le pied, de manière qu'il ne tombe ni en dedans ni en dehors ;

10o. *En cas de syncope ou d'évanouissement*, il faut desserrer promptement les vêtements, enlever ou relâcher tous les liens qui peuvent comprimer le cou, la poitrine et le ventre.

NOS GRAVURES

La Ravaudeuse

Que les temps sont changés ! Lorsque jeune fille, l'oiseau favori chantait dans sa cage, que les pots de fleurs de la fenêtre entr'ouverte jetaient leurs senteurs embaumées dans la chambre, comme ses doigts agiles couraient alors dans l'étoffe. Ainsi qu'un adroit cavalier enlève du bout de sa lance les bagues d'un tournoi, l'aiguille s'enfilait d'un trait.

On était jeune alors, et tout en rêvant au futur époux, au bal de la saison, tandis qu'on chantonnait un refrain, vingt fois en cinq minutes, les ciseaux ou les dents coupaient le fil de soie, qu'on lançait aussitôt à travers le trou de l'aiguille, avec la sûreté et la prestesse d'un arbalétrier.

Aujourd'hui les ans sont venus, les cheveux ont blanchi, la main tremble et la vue faiblit ; il faut les bésicles et la pleine lumière pour faire l'opération qu'on exécutait jadis à la clarté d'un rayon de lune. La vieillesse est arrivée ; on espère peu, on se souvient beaucoup. Regardez la bonne vieille, avec quel soin elle recherche le jour, quelle attention, quel effort décèle la fixité de son regard et la contraction de ses lèvres ? Ce qui était un jeu, un rien, est devenu un labeur. Au bon temps, un quart d'heure suffisait pour achever une reprise, coudre une pièce ou fixer un ruban. Maintenant hélas ! enfiler une aiguille et faire l'ourlet d'une serviette ou ravauder quelque vieux bas, demande tout un jour. Qu'y faire ? Se résigner et placer ses consolations au-dessus de tout ce qui, comme le temps, change et s'enfuit !

Saint Bruno refusant les Offrandes de Roger, comte de Calabre

Nous sommes en Italie, en pleine Calabre, au XIe siècle. Les cîmes sourcilleuses qui encadrent notre site, sont une des ramifications de la chaîne des Apenins. Les murs blanchis à la chaux d'un des côtés de l'édifice répercutent l'aveuglante lumière du soleil de ces contrées ; l'entrée obscure de la voûte massive au seuil de laquelle se tiennent cinq religieux, représente l'ancienne Chartreuse de Squilace, dont les ruines actuelles se trouvent à 24 milles de la petite ville de Cantazaro.

Vêtus d'une robe de bure blanche, avec un capuce de même étoffe, les reins serrés d'une ceinture de cuir, et du *lombar*, corde qui entoure leur taille, cinq compagnons de saint Bruno, le fondateur de l'ordre des Chartreux, arrivent mandés par les députés du puissant maître du pays, le farouche Roger, comte de Calabre.

La scène est une page de l'histoire du moyen-âge.

On sait qu'après avoir fondé près de Grenoble, France, le premier monastère de son ordre, St. Bruno résida quelque temps à Rome auprès du pape Urbain II, dont il fut le conseiller et l'ami. Ayant refusé les plus hautes dignités de l'Eglise, le célèbre moine se retira dans la Calabre, où il établit une seconde Chartreuse.

A cette époque troublée, que remplissaient constamment des guerres continuelles, le saint homme vivait avec six compagnons au milieu de ces profondes solitudes, priant et méditant sans cesse.

Il est à présumer que ni l'éloignement du monde, ni sa retraite, n'avaient diminué l'influence de St. Bruno, sur les affaires générales du temps. Or, c'est au moment de la conquête du pays, aux jours victorieux de Robert Guiscard et de son frère Roger, que se passe notre scène.

Sans doute, que pour assurer à ses desseins l'appui de l'illustre anachorète, Roger ne crut pas devoir mieux faire que de lui envoyer de riches présents.

Notre gravure représente l'arrivée de cette ambassade.

Par terre, étendus sur un large tapis, sont exposés les vases d'or, les plats d'argent, les aiguières de vermeil, que le chef des envoyés présente la tête nue, le corps incliné, en signe de profond respect.

A la droite de celui-ci, les hommes de sa suite : l'un, les bras embarrassés de présents, attend immobile ; le second décharge une mule, et le troisième, les mains jointes, semble adresser une supplique au saint.

Sur le seuil du monastère, St Bruno qui, à la vue de ces richesses détourne la tête, repoussant de ses deux mains étendues, la tentation qui vient à lui.

Dans un coin à gauche, éclairés des reflets étincelants de cette vaisselle d'or, les haillons de deux enfants qui regardent muets d'admiration cet étalage de trésor.

Quelle vigueur d'attitude dans le mouvement de St. Bruno ! quel sentiment de renonciation, d'humilité, et presque d'indignation indique le port de la tête et l'expression des yeux ? Et le frère de gauche comme il traduit d'une manière différente le même ordre de sentiments ?

Et ces quatre autres chartreux dont le capuce relevé fait ressortir les traits austères, et les yeux brillants d'une pure flamme, celle de la foi et de la charité.

S'il était dans le rôle du comte Roger d'envoyer de magnifiques présents à l'humble chartreux, il appartenait aussi à ce dernier, à l'aviseur du Pontife dont l'ardente parole au Concile de Clermont avait déterminé la 1ère croisade, il appartenait disons-nous, au fondateur des Chartreux, de montrer le cas que font ses pareils des richesses de la terre.

Ce qu'il fallait aussi, c'était un peintre assez éclairé pour comprendre et assez artiste pour rendre les beautés d'un tel épisode.

Le Politicien

Quel sérieux, quelle attention, il apporte dans la lecture du journal ! les bouffées de sa pipe sortent sans qu'il en ait conscience, et notre homme lit par-dessus ses lunettes ! Il oublie même de vider sa chope de bière.

Son vaste feutre déformé, son gilet et sa veste indiquent dans la mise le laisser-aller du chez soi.

Serait-ce un personnage important de la localité ? un notaire à clientèle, le maire du village, un rentier, quelque gros propriétaire ou le marguillier en charge ?

Rien de tout cela. Les diverses professions que nous venons d'énumérer s'inclinent devant lui, et les autorités constituées redoutent la sienne qu'il ne tient de personne. Sans titre, sans fonction, possesseur d'un bien modeste, il a l'influence et la considération, on le redoute et on le craint ; il n'est rien et il est tout. On le consulte, on l'écoute, et aucune chose ne se fait dans l'endroit, pas un événement ne survient dans le monde, sans qu'il donne son avis, sa façon de voir. C'est le *politicien* du village.

Questions politiques, d'art militaire, de finances, de navigation, de commerce, de travaux publics, il connaît tout, discute sur tout, parle de tout, et tranche partout d'un ton qui ne permet point de réplique. L'on sait d'ailleurs qu'il reçoit trois gazettes, et que le député du comté, au temps des sessions, lui expédie force papiers imprimés ; on se rappelle qu'il a battu une fois le maître d'école sur la question des sucres, et que le curé a de la peine à se défendre de ses arguments : c'est en un mot le *politicien* du village.

Le seul Ami

Dans une pauvre chambre, un pauvre lit, presque un grabat. Assis sur le bord de la couchette, un vieux célibataire chasseur de son métier, et qu'une blessure d'arme à feu condamne à un repos momentané.

Le mobilier de la pièce dit la fortune du locataire. Un lit, une chaise, une sorte de commode, c'est tout.

Au-dessus du lit un bénitier, une image, celle de St. Hubert probablement et que surmonte un morceau de bois bénit, souvenir du dimanche des Rameaux. Suspendus à la muraille tous les ustensiles de chasse : fusil double, carnier, poire à poudre, à plomb et une gourde. Les bottes de chasse à l'épreuve de l'eau, un canard de bois servant d'appeau, et dans un coin sa canardière au long canon, annoncent la profession du vieillard, quelque incorrigible braconnier sans doute.

Sans famille, sa femme et ses enfants morts depuis longtemps, il réfléchit, solitaire et blessé, aux malheurs de la vie, et à un soupir qu'il pousse, son chien fidèle, son compagnon d'infortune, seul ami qu'il ait conservé, répondant par un grognement plaintif au chagrin de son maître, tourne vers lui sa tête intelligente, et par l'éclat de ses prunelles humides, par la bonté de son regard, s'associe à une douleur qu'il ignore, mais qu'il partage et voudrait adoucir.

N'est-ce point le cas de dire comme ce misanthrope : Plus on connaît les hommes, et plus on aime les bêtes.

Les Petits Chanteurs ambulants

Un verre, un morceau de pain, une bouteille, un couteau restés sur la table, indiquent que la famille vient d'achever son dîner.

On s'en allait engranger le grain, lorsque, par la porte ouverte, deux enfants conduisant leur père aveugle entrent dans la salle.

Inutile de décrire la scène tant l'attitude des personnages, l'expression de leurs physionomies parle d'elle-même.

La bambine surprise soutenue par une sœur aînée, fixe sur les nouveaux venus de grands yeux étonnés.

Le groupe du garçon et des deux jeunes filles, dont l'une retient le chien de garde, celui des époux et du voisin qui fume sa pipe, traduisent les sensations qu'éprouvent ces braves gens.

Quant au groupe des chanteurs ambulants, c'est on ne peut mieux réussi de vérité et de naturel.

La petite fille pince la guitare et accompagne son frère ; tous deux laissent paraître cette timidité, compagne ordinaire de la pauvreté, crainte mêlée cependant à nous ne savons quelle assurance venant de la conscience d'un devoir accompli.

A l'arrière-plan, le père aveugle, dans la force de l'âge encore, implore pour son infortune et sa jeune famille une charité que nul ne lui refuse.

Qui de nous, hélas ! n'a pas vu mille fois une de ces scènes de la vie cruelle, et n'a donné de bon cœur son obole aux malheureux !

A. ACHINTRE.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.